

Le premier de ces décrets prononçait la dissolution des deux Chambres, et ordonnait la réunion à Paris en assemblée extraordinaire du *Champ-de-Mai*, des collèges électoraux de l'Empire, soit pour corriger nos institutions, soit pour assister au couronnement de l'impératrice et du roi de Rome. Un autre décret rétablissait contre les émigrés non rayés, rentrés en France depuis le 1er janvier 1814, la législation des assemblées nationales, et il frappait leurs biens de séquestre.

Le général Bertrand et le duc de Bassano refusèrent avec raison d'apposer leurs signatures à ces décrets. *Je ne signerai point*, disait Bertrand, à Lyon ; " ce n'est pas ce que l'Empereur nous a promis. " Et, en effet, Napoléon venait de dire aux magistrats de Grenoble : " Je veux être moins le souverain de la France, que son premier et son meilleur citoyen. "

Le gouvernement royal avait envoyé le maréchal Ney se mettre à la tête d'une armée à Lons-le-Saulnier : Napoléon chargea le général Bertrand de lui écrire l'état des choses, en le rendant responsable de la guerre civile, s'il ne faisait pas sa soumission.

Cependant, grâce à la renommée, la révolution était déjà faite dans l'armée du maréchal ; elle n'avait qu'un cri, celui de marcher à Lyon, non pour combattre Napoléon, mais pour le suivre. La défection s'était mise dans plusieurs de ses régiments et, entraîné par son armée hors du parti du roi, qu'il ne pouvait plus défendre, le malheureux maréchal ne sut que les suivre.

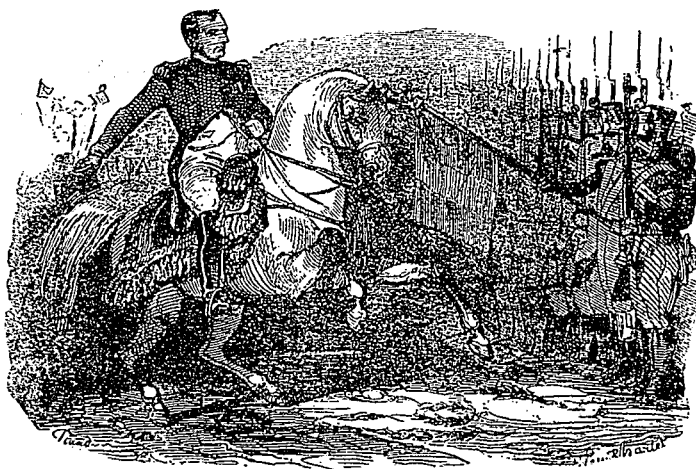
Rassuré par la déclaration de cette armée, Napoléon alla au-devant d'elle à Auxerre, ou le 18, il embrassa le maréchal. Là, malgré l'ordonnance qui enjoignait de lui courir sus, et les projets sinistres qu'on lui annonçait contre sa personne, Napoléon se mêlait au milieu de la foule avec l'abandon de la plus entière confiance. Il comptait sur l'amour du peuple et des troupes : il ne se trompait pas.

L'armée, déjà forte de quatre divisions, se mit en marche sous les yeux de l'Empereur avec l'ordre d'être à une heure du matin dans Fontainebleau. Le 19 au soir, il était arrivé lui-même à Moret, où il s'arrêta pour attendre le retour des grand'gardes qui avaient dû fouiller la forêt, car on supposait que l'armée du duc de Berry occupait les hauteurs d'Essonne.

Essonne avait été fatal à Napoléon ; il ne pouvait l'oublier en revenant à Fontainebleau. Il entra dans cette résidence à quatre heures du matin, et revit sans émotion apparente ce théâtre de son abdication, qu'il ne regardait plus que comme une aventure rayée de sa vie.



En effet, le départ du roi, qui monta en voiture à minuit, lui ouvrait Paris ; et, au lieu d'être gardé à Fontainebleau, ainsi qu'en 1814, au milieu de trente mille Français, par deux cent mille étrangers, il marchait vers la capitale, accompagné du peuple et de l'armée.



Jamais faveur de la fortune ne dut avoir tant de prix pour Napoléon, elle pouvait effacer à ses yeux l'adversité dont elle était sortie ; mais ce grand souvenir rendit nécessairement plus douloureuse la lente agonie de Sainte-Hélène.

En regard de ce brillant retour de prospérité, qui faisait saluer encore du nom d'Empereur le captif de Fontainebleau, le fugitif de l'île d'Elbe, pendant cette même nuit, une scène à laquelle l'infortune et l'impuissance donnèrent aussi un touchant caractère, s'était accomplie à Paris. Après vingt-cinq ans d'absence et dix mois de règne, Louis XVIII, vieux et infirme, reprenait la route de l'exil, appuyé sur les anciens compagnons qui l'y avaient déjà suivi ; et avant de quitter ce palais de ses pères, témoin de tant d'événements, il n'avait reçu que de timides adieux.

Il avait pu entendre les acclamations de la France proclamant Napoléon, il avait vu revenir tout seuls, de l'armée qui devait arrêter le conquérant, son propre frère et les princes de son sang, réduits comme lui à aller, avec quelques serviteurs, chercher encore un asile sur la terre étrangère.

Cependant le congrès de Vienne publiait, dès le 13 mars, une déclaration qui renouvelait l'ordonnance royale du 6. Ce manifeste, cet arrêt commun de toutes les puissances, devint pour elle un nouveau lien. La nécessité réunit tout à coup ceux que l'intérêt avait déjà divisés. L'entreprise trop prématurée de Napoléon resserra le faisceau des cabinets, qui allait, dit-on, se briser.

On parlait d'une convention secrète qui unissait l'Angleterre, l'Autriche et la France avec tous leurs alliés, contre la Russie et la Prusse. L'apparition subite de l'ennemi commun, l'effrayant succès de sa marche triomphale d'Anribes à Paris, l'espoir attaché à son retour par la France et l'armée, rapprochèrent soudain les politiques de Vienne, effrayés du murmure des âmes qu'on s'était partagées au nom de l'indépendance des nations !

(à suivre)

ARRIVÉE A L'ÎLE D'ELBE

Pendant le peu de temps que dura la traversée de Fréjus à l'île d'Elbe, Napoléon témoigna beaucoup d'impatience de voir son nouveau royaume ; et comme le